

## Entre crise et langage : analyse des discours du président Moubarak pendant la révolution égyptienne de 2011

« Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. »  
Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*

C'est en partant de cette citation visionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle que nous tenterons de questionner les trois discours du président égyptien Hosni Moubarak pendant le soulèvement populaire de 2011. Jusque-là, les peuples arabes, et plus particulièrement en Égypte, notre terrain d'étude, étaient souvent marginalisés par leurs régimes politiques. La réussite de la révolte tunisienne, qui a abouti au départ de Ben Ali au pouvoir depuis 1987, a fortement encouragé les Égyptiens à emprunter la même voie. En Égypte comme dans les autres pays touchés par le « Printemps arabe », les propos du président ont joué un rôle primordial dans le maintien du rapport de force entre le peuple et son régime politique. « Violence, anarchie et complot étranger » : tels sont les mots qui ont été ancrés dans les différentes déclarations présidentielles pour formuler leurs idées. Langage d'angoisse ou angoisse du langage ? Cette question nous conduit à en poser d'autres : comment un chef d'État se définit-il par rapport à son peuple dans un discours politique, notamment en période de crise ? En quoi l'éloquence et les figures de style aident-elles à légitimer son message ? En somme, questionner les allocutions du président permettrait peut-être de voir leur degré d'adéquation avec la colère montante des manifestants : nous nous pencherons alors sur le bien-fondé de ces discours pour savoir s'ils répondent aux attentes du peuple ou, au contraire, s'ils semblent omettre ce qui est en train de se passer.

Le 28 janvier 2011, le raïs s'exprime sur les émeutes qui entravent le pays depuis trois jours, après avoir commencé le 25 janvier. Ensuite, le 1<sup>er</sup> février 2011, Moubarak prononce un deuxième discours très émouvant qui a failli retourner l'opinion en sa faveur. Enfin, le 10 février 2011, il insiste une fois de plus sur son maintien à la présidence, une dernière prise de parole avant qu'il soit obligé de démissionner le lendemain sous la mobilisation massive du peuple. Diffusés sur la première chaîne publique en arabe classique, il s'agit de discours enregistrés le jour même d'une durée de 11 minutes 31 secondes, pour le premier, 10 minutes 44 secondes pour le deuxième et 16 minutes 54 secondes

pour le dernier. Finalement, en déléguant l'intégralité de ses pouvoirs au Conseil Suprême des Forces Armées, Moubarak a enfin « dégage ».

Notre article se propose, dans un premier temps, d'examiner les différentes capacités des mots dans un contexte égyptien contemporain à l'aide des trois discours. À travers une approche linguistique et sociopolitique, nous essayerons de déterminer leur statut dans une lutte dont le verbal était un facteur non-négligeable. Les paroles présidentielles, les déclarations ministérielles et le média étatique d'une part, les chants des manifestants ainsi que leurs banderoles d'autre part, étaient les deux combattants qui se disputaient la rue égyptienne. Le niveau suivant de notre analyse sera de confronter les « mots du pouvoir » aux slogans des jeunes révolutionnaires avec leur « pouvoir des mots ». Notre étude se divisera en deux parties : la première explicitera le contenu des trois discours du président en mettant l'accent sur une (auto)présentation de ce dernier, la deuxième s'attachera à démontrer la technique discursive générale de Moubarak à l'appui de son choix de registre linguistique<sup>315</sup>.

### PRÉSENTATION DES DISCOURS ET DE LEUR ÉNONCIATEUR

Bien qu'ils constituent notre corpus, les trois discours de Moubarak ne forment pas un ensemble univoque en termes de signifiants, ni de signifiés. Achever la réforme politique, opter pour un transfert pacifique du pouvoir ou bien réconcilier les différentes catégories sociales peuvent être le signifié de la « stabilité » chez le président. La notion de stabilité reste, comme bien d'autres concepts au sein des paroles présidentielles, indéterminée avec précision. Ainsi, nous évoquerons d'abord le contenu des trois discours en insistant sur les impacts de chacun sur un public révolté. Nous examinerons par la suite l'image du président que ce contenu était censé propager auprès de son peuple.

#### CONTENU DES TROIS DISCOURS

Pour commencer, une brève mise en contexte paraît indispensable pour comprendre les raisons de la révolte. Elle commença le 25 janvier 2011 par une série d'événements sans précédents : manifestations massives, grèves, occupation de l'espace public, destruction des bâtiments et symbole du pouvoir. Cette révolte dura dix-huit jours et conduisit à la démission du président Hosni Moubarak, au pouvoir depuis 1981, et au transfert de la gouvernance à l'armée. Le choix du jour n'est pas anodin. Étant la Fête de la police, le 25 janvier est un jour férié en Égypte depuis 2009<sup>316</sup>. Le recours à des solutions sécuritaires était de plus en plus fréquent sous Moubarak. Le ministère de l'Inté-

315. Les citations présentées entre guillemets sont des extraits des trois discours.

316. En 1952, les policiers de la ville d'Ismaïlia ont repoussé l'attaque des forces coloniales britanniques contre l'Hôtel de ville. La police égyptienne a refusé de remettre ses armes aux Britanniques et s'est obstinée à les combattre. Une bataille qui fit 50 morts et 80 blessés égyptiens. En commémoration de l'événement, l'Égypte célèbre le 25 janvier de chaque année. Cette date devient un jour férié à partir de 2009.

rieur et les différentes divisions de la police disposaient d'un véritable arsenal interne, lourdement armé<sup>317</sup>.

Le premier discours s'ouvre sur la sérieuse inquiétude de Moubarak vis-à-vis des événements des trois jours précédents. En insistant sur le fait que ces manifestations sont le produit du climat démocratique existant dernièrement en Égypte, le président refuse qu'elles se transforment en mouvement qui vise à diviser le tissu égyptien. Ensuite, il avertit ses « frères compatriotes » des dangers imminents des manifestations : « heurter l'ordre public » et « menacer la paix sociale ». Pour renforcer son argument, Moubarak fait allusion à quelques peuples voisins qui sont tombés dans « l'anarchie et l'échec ». Puis, il appelle les Égyptiens et notamment les jeunes au calme et au raisonnement rationnel « j'incite nos jeunes à tenir compte de l'intérêt de la patrie ». Car l'avenir de l'Égypte ne se réalisera pas en « pillant les biens publics et privés, incendiant les bâtiments ». C'est pourquoi Moubarak propose sa feuille de route qui se base sur « le dialogue et le travail sincère » afin de construire « une société égyptienne libre et démocratique qui embrasse les valeurs modernes et s'ouvre sur le monde ». Les deux décisions importantes viennent dans la dernière minute du premier discours : remaniement ministériel avec son ancien collègue de l'aviation militaire – Ahmed Shafiq<sup>318</sup> – comme Premier ministre, nomination d'un vice-président – Omar Soliman<sup>319</sup> – qui avait jusqu'à ce moment-là une certaine popularité dans la rue égyptienne.

Le deuxième discours, quant à lui, commence par affirmer le droit de protester de tout citoyen : « ces manifestations sont une figure élégante et civilisée de notre liberté d'expression ». Ensuite, le président justifie les pratiques violentes qui ont accompagné cette *figure élégante* par le complot que l'Égypte subit depuis le 25 janvier 2011. Et il résume la mise en œuvre de la feuille de route : « je viens de former un nouveau gouvernement avec des priorités et des missions nouvelles » et « j'ai chargé le vice-président de dialoguer avec les différentes forces politiques ». Puis Moubarak consacre une bonne partie du deuxième discours à retracer son passé glorieux de militaire et de chef d'État. En

317. Tarek Osman, *Révolutions égyptiennes de Nasser à la chute de Moubarak*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le bruit du monde », 2011, p. 7.

318. Ahmad Shafiq, né le 25 novembre 1941 au Caire, est un général d'aviation et homme politique égyptien. Après une école de guerre, il participe à la guerre du Kippour sous les ordres d'Hosni Moubarak. Après une longue carrière, il accède en 1996 au poste de chef d'état-major de l'armée de l'air égyptienne. En 2002, il est nommé ministre de l'Aviation, avant d'être le Premier ministre pendant la révolution de 2011 après six jours de manifestations, dans une tentative d'apaiser l'opposition et les manifestants.

319. Omar Soliman, né le 2 juillet 1936 en Haute-Égypte et mort le 19 juillet 2012 à Ohio aux États-Unis, est un officier général égyptien, spécialiste du renseignement. Par ailleurs il a reçu à l'Université du Caire une licence et une maîtrise en science politique. Il combat ensuite deux fois contre Israël, lors de la guerre des Six Jours (1967) et lors de la guerre du Kippour (1973). En 1993, il est nommé à la tête du service de renseignements militaires égyptien, avec rang de ministre (sans portefeuille). Il est ainsi en contact avec de nombreux hauts responsables occidentaux, notamment américains et israéliens, et est chargé de mener des négociations entre Palestiniens et Israéliens. Après la démission de Moubarak, il annonce le 6 avril 2012, sa candidature à l'élection présidentielle qui doit se tenir en juin. Sa candidature a cependant été refusée, faute d'avoir pu réunir les 30 000 signatures requises.

faisant allusion à l'assassinat de son prédécesseur Sadate, le président revient sur les « circonstances délicates » lors desquelles il est arrivé à la tête de l'Égypte. Moubarak explicite qu'il ne se présentera pas pour un nouveau mandat tout en étant satisfait de toutes ces années au service du pays. Pour ce faire, il appelle le Parlement à débattre sur l'amendement aux articles 76<sup>320</sup> et 77<sup>321</sup> de la Constitution. Cela « réajustera les conditions de candidater à la présidentielle et limitera les mandats de président ». Moubarak termine ce discours en soulignant que l'Égypte reste sa chère patrie : « j'y suis né et j'y mourrai ».

Le troisième discours est amorcé par les condoléances du raïs aux familles des victimes et des blessés de la veille<sup>322</sup> « j'ai été autant touché qu'attristé en voyant ces victimes innocentes tomber ». Moubarak promet de poursuivre les responsables de ce désastre et de les punir sévèrement. En même temps, il tend la main au dialogue en avouant avoir commis des erreurs comme tout régime politique « Étant le président de la République, je ne trouve aucune gêne à écouter les jeunes de mon pays ». Cependant, le raïs répète, une fois de plus, le maintien à la présidence jusqu'à la fin de son mandat « d'ici septembre prochain, nous avançons jour après jour sur le chemin de transition pacifique du pouvoir ». Moubarak multiplie les démarches établies pour sortir de la « crise » : formation de deux comités, le premier constitutionnel et le deuxième exécutif, pour mettre en place les mesures présidentielles. Il élargit l'amendement constitutionnel pour toucher six articles : 76, 77, 88, 93, 189 ainsi que la suppression de l'article 179. Moubarak en explicite les finalités ainsi : « amplifier la surveillance des élections », « affirmer l'exclusivité du pouvoir judiciaire dans la validation ou non des résultats des législatives ». Quant à abolir l'article 179<sup>323</sup>, cela « équilibrera entre la protection des citoyens contre le terrorisme et la garantie des droits civils ». Par ailleurs, le président pointe du doigt la priorité comme « reprendre la confiance entre Égyptiens » parce que « le moment actuel n'est plus lié à Hosni Moubarak, mais plutôt au présent et à l'avenir de l'Égypte ». Au terme du troisième discours, il déclare à nouveau rester au pays jusqu'à la fin de ces jours : « [l'Égypte] demeurera un cher territoire que je ne quitterais jamais et qui en retour ne le fera pas non plus ».

320. L'article 76, déjà amendé en 2007, était toujours controversé. Il établissait des conditions strictes pour se présenter à la présidentielle, notamment pour les indépendants qui doivent réunir le parrainage de 250 élus émanant de trois institutions différentes, toutes dominées par le parti au pouvoir.

321. L'article 77 précisait la durée du mandat présidentiel à six ans pour un nombre illimité de renouvellement.

322. Surnommée la « bataille des chameaux », elle s'est déroulée le 2 février 2011 sur la place Tahrir au Caire. Des malfaiteurs pro-Moubarak sont rejoints par les chameliers et les loueurs de chevaux des pyramides, qui débarquent à leur tour, juchés sur leurs bêtes. Ils foncent dans la foule, provoquent la panique. Ils avaient été rapidement encerclés par la foule, désarçonnés et battus tandis que leurs montures s'enfuyaient. La journée fait au moins huit morts et neuf cent quinze blessés, selon le ministère de la Santé.

323. L'article 179 stipule que l'État doit tout mettre en œuvre pour préserver la sécurité et la stabilité du territoire national sous la surveillance de la justice. Le président peut transmettre un quelconque crime terroriste à un quelconque corps judiciaire cité dans la Constitution ou dans le code pénal.

Remarquons que les trois discours s'organisent essentiellement autour de la menace du chaos et de l'appel au calme. Ces thèmes principaux viennent dans des discours diffusés tard la nuit : à minuit et demi pour le premier et à vingt-trois heures environ pour les deux autres. Ce retardement du président dans un tel contexte d'attente et d'épuisement de ses interlocuteurs mérite d'être explicité. D'une part, les manifestants ont passé la journée dans des confrontations sanglantes aux forces de l'ordre. Des millions d'Égyptiens étaient dans les rues attendaient l'allocution de Moubarak dans l'hiver du mois de janvier. D'autre part, les discours étaient enregistrés et diffusés plus tard que les horaires annoncés officiellement. Nous pouvons y voir une tentative de manipulation du peuple. Moubarak lui demande : regardez-vous les conséquences de vos manifestations à la fin de la journée ? Sont-elles le changement que vous souhaitez ? Si le présent est aussi anarchique après trois (ou huit) jours de votre rébellion, comment sera donc l'avenir ?

Nous relevons quelques observations concernant chaque discours. Commençons par le premier du 28 janvier 2011. Moubarak y lisait ses notes tout au long du discours. Il n'a jamais regardé la caméra, ou presque. Son indifférence provient de l'état de coupure entre Moubarak et les Égyptiens pendant trente ans de règne. Une caractéristique fondamentale des trois dernières décennies que nous analyserons dans la prochaine sous-partie. Et lorsque les yeux de Moubarak croisaient la caméra, ils ne dégageaient aucune affection aux Égyptiens, ni conscience de la gravité de la situation. En revanche, le ton de Moubarak contenait une colère contre ce mouvement révolutionnaire qui était en train de menacer sérieusement son régime. Mais le deuxième discours du 1<sup>er</sup> février 2011 est radicalement différent du premier. Il se distingue par son ton excessivement émouvant et par son choix de mots sensibles. Pour la première fois, le président se montre détaché du pouvoir en se présentant simplement par son nom « Hosni Moubarak qui vous parle aujourd'hui est fier de ses années passées au service et de l'Égypte et de son peuple ». Par ailleurs, nous voyons un inversion de rôles entre le peuple et son président : ce dernier supplie et sollicite humblement les citoyens pour le laisser terminer dignement son mandat « [...] ceci est ma promesse au peuple dans les mois restant de mon actuelle présidence ». Moins qu'un président, tel était le statut que ce discours cherchait à cultiver parce que « la patrie est éternelle tandis que les personnages sont éphémères ». Grâce aux yeux battus de Moubarak et son ton implorant, ce discours a eu des échos non pas chez les jeunes « révolutionnaire », mais plutôt chez « l'Égyptien moyen » qui n'était pas forcément engagé dans la révolte. La majorité silencieuse y a trouvé une grande satisfaction. Mais les impacts favorables au président ont été balayés le lendemain après la « bataille des chameaux »<sup>324</sup>. Le troisième et dernier discours du 10 février 2011 paraît extrêmement narcissique : le pronom *anā* (Je) est employé dix fois. De même, de nombreux verbes qui devraient être attribués aux institutions gouvernementales ont été suivis par Moubarak comme seul exécuteur

324. Ahdaf Soueif, *Cairo: My City, Our Revolution*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1<sup>re</sup> éd, 2012, p. 132.



« j'ai ordonné aux autorités de terminer au plus vite les enquêtes sur ce qui s'est passé la semaine dernière », « j'ai déposé une demande d'amender six articles de la Constitution », « j'ai décidé de déléguer les pouvoirs du président de la république au Vice-président ». Les effets du troisième discours étaient d'enfoncer le pays dans des crises. Plus précisément, en s'agrippant à la présidence, Moubarak a mis l'armée devant un choix difficile : soit affronter le peuple égyptien, soit désobéir au président et à sa garde républicaine<sup>325</sup>.

Mais pourquoi autant d'orgueil et d'entêtement ? L'analyse suivante de la construction par Moubarak de son image d'énonciateur, de son éthos de personnalité politique pourrait nous fournir des éléments de réponse.

#### AUTO PORTRAIT DE L'ÉNONCIATEUR

Une précision méthodologique nous paraît nécessaire : nous nous appuyons sur les attributs que Moubarak se donne dans ses discours plutôt que d'établir sommairement une biographie. Il ne s'agit pas de présenter le locuteur, mais de présenter et analyser son autoportrait. L'héroïsme et la gloire constituent les grandes lignes du tableau dont Moubarak se trouve au centre. Autrement dit, le raïs est le héros militaire en cas de guerre, et il devient le sage politique en cas de paix.

Le passé glorieux dans l'armée de l'air est évoqué à plusieurs reprises. Sa longue carrière militaire en participant à quatre guerres contre Israël : « j'ai dépensé ma vie pour cette patrie » (1<sup>er</sup> discours), « j'ai fait la guerre pour l'Égypte, j'ai défendu son territoire et sa souveraineté » (2<sup>e</sup> discours), « je suis satisfait de ce que j'ai donné à la patrie pendant plus de soixante ans » (3<sup>e</sup> discours). Rappelons que Moubarak fut le commandant en chef de l'armée de l'air pendant la guerre contre Israël en 1973<sup>326</sup>. L'armée égyptienne traversa le canal de Suez et détruisit la ligne Bar-Lev à l'aide de la couverture fournie par l'aviation militaire. Des moments que Moubarak décrit dans un long passage : « j'étais jeune quand j'ai appris l'honneur militaire égyptien, la loyauté pour la patrie et le sacrifice pour elle. J'ai assisté à toutes ses guerres en vivant la défaite et la victoire. J'ai vécu l'époque de la réfraction et de la colonisation, mais également la Traversée, la victoire et l'indépendance » (3<sup>e</sup> discours). Cet argument du héros national pourrait faire allusion à Ben Ali, président tunisien en fuite, Moubarak dit « Moi, héros de guerre, je ne fuirai pas ».

325. *Ibid.* p. 174.

326. La guerre du Kippour, aussi appelée guerre du Ramadan dans le monde arabe, ou encore guerre d'Octobre 1973 opposa, du 6 au 24 octobre 1973, Israël à une coalition menée par l'Égypte et la Syrie. Le jour du jeûne de *Yom Kippour*, férié en Israël, qui coïncidait avec la période du Ramadan, les Égyptiens et les Syriens attaquèrent par surprise simultanément dans la péninsule du Sinaï et sur le plateau du Golan, territoires respectivement égyptien et syrien occupés par Israël depuis la guerre des Six Jours. Cette guerre mène aux accords de Camp David en 1978. Contre l'engagement de ne plus attaquer Israël (engagement tenu jusqu'à aujourd'hui), l'Égypte récupéra la péninsule du Sinaï. La frontière entre l'Égypte et Israël fut rouverte et les populations des deux pays peuvent maintenant voyager chez leur ancien ennemi.

Quant à la sagesse du président, elle se déploie dans les trois discours en deux niveaux : intérieure et extérieure. La sagesse intérieure ou nationale, réside dans le fait d'accepter de diriger l'Égypte après l'assassinat de son prédécesseur Sadate<sup>327</sup> « je m'adresse à vous non plus en tant que président de la République mais en tant que simple Égyptien, désigné par le destin pour assumer la charge de cette patrie » (1<sup>er</sup> discours), « chacun sait les circonstances difficiles pendant lesquelles je suis devenu responsable » (2<sup>e</sup> discours). Une fois président, Moubarak a empêché l'entrée en guerre pendant tout son règne, soit trente ans. Cela a permis à l'Égypte d'éviter l'épuisement des conflits militaires consécutifs contre l'ennemi israélien<sup>328</sup>. Pendant cette période de "paix", Moubarak lança un programme d'ajustements structurels pour renforcer les sources de devises, améliorer les conditions de vie, développer les secteurs les plus créateurs d'emplois et réduire la pauvreté<sup>329</sup>. Des étapes que Moubarak résume « nous ne reculerons pas de la voie de réforme » (1<sup>er</sup> discours), « je veillerai au travail du nouveau gouvernement pour satisfaire les demandes légitimes du peuple » (2<sup>e</sup> discours), « ayez confiance que nous continuerons le changement et la transformation » (3<sup>e</sup> discours). Le capitalisme libéral a réalisé des progrès significatifs en Égypte, mais son étroite association avec le régime en place et le brouillage des frontières entre pouvoir et richesse le désignait à la vindicte populaire après la révolution de 2011<sup>330</sup>. De l'autre côté, se présenter auprès de l'Occident, notamment les USA, comme parrain du processus de paix entre Palestiniens et Israéliens incarne la sagesse extérieure ou régionale de Moubarak. Ce dernier la résume ainsi « l'Égypte est le plus grand pays de sa région en termes démographiques, mais aussi de rôle et d'influence » (1<sup>er</sup> discours). Les chefs d'États étrangers voyaient en Moubarak le signe d'une sagesse rassurante<sup>331</sup>.

Toutefois, le président égyptien avait eu recours, dans le deuxième et le troisième discours, à une technique discursive de son prédécesseur Sadate. Il s'agit de se présenter comme *le père de la nation* « je vous parle par une parole du cœur, l'échange du père avec ses fils et filles » (3<sup>e</sup> discours) ou *le chef du village* « aujourd'hui, je m'adresse directement au peuple dans son intégralité, ses cultivateurs et ses ouvriers, ses musulmans et ses coptes, ses vieux et ses jeunes » (2<sup>e</sup> discours). Ici il invoque le respect des vieillards qui caractérise les mœurs villageoises. Un tel discours rend les interlocuteurs nostalgiques à leur racine profonde : la campagne. Mais, pourquoi le village est-il un espace si cher aux Égyptiens ? Selon Dominique Maingueneau, la classe sociale est perçue comme un sujet collectif socle de vision du monde<sup>332</sup>. En effet,

327. Claude Guibal et Tangi Salaun *L'Égypte de Tahrir, Anatomie d'une révolution*, op. cit., p. 92.

328. *Ibid.*, p. 91.

329. Tarek Osman, *Révolutions égyptiennes de Nasser à la chute de Moubarak*, op. cit., p. 115.

330. *Ibid.*, p. 126.

331. Claude Guibal et Tangi Salaun, *L'Égypte de Tahrir, Anatomie d'une révolution*, op. cit., p. 89.

332. Dominique Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 9.

au début du siècle dernier, les intellectuels égyptiens considéraient le paysan comme le vrai héritier de l'Égypte pharaonique. Le lien qu'entretient le paysan avec la terre, l'agriculture et le Nil fait sa singularité au sein de la société égyptienne. Le fellah est effectivement en contact quotidien avec ces éléments sacrés chez les pharaons. En somme, le paysan incarne dans une certaine mesure l'appartenance au pays au sens strict du terme<sup>333</sup>.

Cela pose pour nous une seconde question : pourquoi Moubarak jongle-t-il entre plusieurs figures différentes dans l'espace de seulement trois discours prononcés pendant une courte durée, soit dix-huit jours ? Un ouvrage historique l'a qualifié de dirigeant très médiocre, mais d'être un excellent exécutant<sup>334</sup>. Contrairement à ses prédécesseurs, Moubarak n'a présenté ni projet pan-arabe comme Nasser, ni ouverture économique comme Sadate. En outre, le raïs ne possède ni le charisme du premier, ni la capacité de séduire du deuxième. La coupure entre Moubarak et son peuple était évidente et l'autoportrait du président, analysé plus haut, en est un exemple flagrant. À un niveau plus profond, l'absence du projet national se combinait avec les frustrations socio-économiques pour créer un cocktail détonant : conditions économiques déplorables, corruption omniprésente<sup>335</sup>. Ces raisons faisaient monter la colère contre le régime surtout pendant la dernière décennie où le fossé entre riches et pauvres devenait plus creux. Bien qu'il n'ait laissé aucune marque sur la société égyptienne, Moubarak comme le parti PND au pouvoir, prétendaient mieux connaître l'intérêt du peuple<sup>336</sup>. Quelles étaient donc les ingrédients de la persuasion politique dans un tel contexte de connaissances prétendues ?

## STRATÉGIES DÉSIGNATIONNELLES ET RÔLE DE L'ÉLOQUENCE

Dans cette deuxième partie, nous examinerons les trois discours de Moubarak en fonction de la notion de crise. Ensuite, nous verrons comment le président propose sa vision de l'avenir comme issue de la crise.

### MOTS DE CRISE OU CRISE DES MOTS ?

Dans l'enregistrement des discours diffusé à la télévision étatique, nous avons observé que le deuxième discours s'intitulait en bas de l'écran : *Le discours du président Hosni Moubarak dans le huitième jour de la crise*. Le régime politique, représenté ici par l'appareil médiatique, avoue l'existence d'un état délicat et exceptionnel qui englobe le pays depuis le 25 janvier 2011. Cet état est désigné clairement en tant que « crise ». En revanche, le premier discours, diffusé quelques jours plus tôt sur la même chaîne, s'intitulait : *Le président adresse une*

333. Ahmed Galal [mémoire de Master 2], *L'univers romanesque de Manṣūra 'izz al-dīn : essai sur Warā' al-Firdaws*, Inalco, 2012, p. 157.

334. Tarek Osman, *Révolutions égyptiennes de Nasser à la chute de Moubarak*, op. cit., p. 146.

335. *Ibid.*, p. 160.

336. Ahdaf Soueif, *Cairo: My City, Our Revolution*, op. cit., p. 10, 160.

*déclaration importante à la nation*. Entre les deux intitulés, nous voyons une prise de conscience progressive de la situation et de sa dégradation d'un discours à l'autre. À ce titre, l'étymologie du terme se révèle instructrice dans la mesure où elle décrit, d'une part, la difficulté d'une période donnée et d'autre part, l'attachement du président au pouvoir même pendant cette période épineuse ou « crise ». Dans le dictionnaire arabe le plus exhaustif, *Lissan al-Arabe*<sup>337</sup>, le linguiste Ibn-Saïda définit une *azmah* (crise) comme l'« embarras » et la « sécheresse ». Le mot *azmah* vient de la racine *azim* qui signifie la morsure intense avec toutes les dents, notamment avec les canines<sup>338</sup>. Le paradigme du mot représente un tableau plus riche et plus diversifié qu'il paraît dans les exemples précités. Étudier toutes les significations d'*azmah* serait un travail, certes intéressant, mais qui dépasserait notre propos. Cependant, et pour rester dans le contexte du soulèvement égyptien, nous nous intéressons à la pensée de Rousseau qui attribue à la crise un sens politique lié à la réalité des conflits<sup>339</sup>. Plus précisément, il perçoit la crise en tant qu'antagonisme entre deux ou plusieurs acteurs ayant un certain rapport de force. En analysant plus le mal que son remède, Rousseau se penche plutôt sur le diagnostic que sur le pronostic, « [...] pour que l'Égypte surmonte sa *crise* actuelle », dit Moubarak dans une des trois occurrences du mot *azmah* (crise). Or ce sens politique proposé par Rousseau pourrait dramatiser la crise en apportant sa connotation médicale : son pouvoir révélateur à l'égard d'un mal profond et surtout son effet de décision entre l'aggravation et l'amélioration<sup>340</sup>. Ainsi la crise devient un terme ambivalent : il comporte à la fois les bonnes et les mauvaises solutions du conflit. Moubarak n'utilise le terme *azmah* qu'à trois reprises, regroupées toutes dans le dernier discours, qui précède son départ définitif du pouvoir le lendemain. Toutefois, le vocabulaire du président et ses attributs s'inscrivent dans la description d'un état catastrophique, anarchique et inhabituel pour le pays sous son règne. Après avoir cerné par la parole, le président discerne devant son peuple le bien et le mal en l'invitant à choisir entre les deux. « Des événements difficiles », « des tristes événements dramatiques », « des moments difficiles », « des jours douloureux », « une circonstance délicate », « des épreuves dures » : telles étaient les définitions de la révolte dans les trois discours présidentiels. Par la suite, Moubarak associe la situation de crise à la nécessité du discernement. Il le fait avec des termes généraux comme « le carrefour sensible », « le moment crucial » ou encore « un arrêt avec soi-même » avant d'explicitier les choix que le peuple possède : « il y a une ligne

337. Écrit par l'érudit et juriste arabe Ibn-Manzur (1232 – 1311), il est l'un des dictionnaires les plus complets de la langue arabe. L'ouvrage contient 80 000 racines *Lissan al-Arabe est le dictionnaire le plus riche en exemples et il montre les versions contradictoires des termes. Le lexique est dérivé de la prononciation des noms des tribus, des gens, des lieux etc. Ce dictionnaire vaut une encyclopédie linguistique, littéraire, scientifique en étudiant et assimilant le vocabulaire de la quasi-totalité de la langue.*

338. Ibn-Manzur, *Lisān al-'Arabe al-Muḥīṭ*, Beyrouth, Dār lisān al-'arabe, 1980, vol. 1, p. 57.

339. *Ibid.*

340. Paul Ricœur, « La crise : un phénomène spécifiquement moderne ? », *Revue de théologie et de philosophie*, [En ligne], 2008, n° 120, consulté le 1<sup>er</sup> septembre 2013, URL : <<http://www.fondsriceur.fr/photo/crise%284%29.pdf>>

fine qui sépare la liberté de l'anarchie », « nous devons choisir entre la stabilité et l'anarchie ». Remarquons qu'à la fin du dernier discours, le rais change de stratégie. Le passage emphatique de « Je » à « Nous » quand il s'agit de privilégier l'unification du peuple comme seule issue de la crise « *nous repousserons* la malveillance des malveillants, *arrêterons* la jubilation des jubilants ». Là, Moubarak transforme le discours en un appel d'enrôlement sous son leadership avant d'annoncer qu'il ne partira pas ; car le Moi du sujet a besoin de se retrouver dans le Nous de la communauté.

Le verbe arabe *yanfariġ* annonce le fait de trouver une issue à une crise (*tanfariġ al-azmah* – la crise est désamorcée). Ce verbe est dérivé du substantif *al-faraġ* qui renvoie tantôt à la guérison d'une tristesse ou d'une maladie, tantôt au soulagement progressif d'un supplice<sup>341</sup>. La crise aurait tendance à correspondre dans les discours de Moubarak non pas à une durée, comme le verbe l'indique, mais à un point, celui de choisir. Nous pouvons penser que les multiples désignations temporelles de la crise, citées plus haut, privilégient l'idée que la révolte populaire contre le régime ne représente qu'un simple point sur l'axe du temps. Or l'agitation sociale et politique s'est intensifiée en Égypte durant la dernière décennie. La crise devrait correspondre plutôt à une durée qu'à un point. Les pressions et la résistance indiquaient que la tactique du régime – endiguement, coercition, affrontement – atteignait ses limites<sup>342</sup>. Les forces de l'ordre employaient près de deux millions de personnes, mais l'indignation de la population ne cessait de croître. Cela nous conduit à un point fondamental des trois discours : ils fonctionnent comme un avertissement aux manifestants, aux menaces ponctuelles que pourraient engendrer leur mouvement révolutionnaire. Plus de chômage, un déficit budgétaire, suspension de réforme économique, fuite du tourisme et des investissements étrangers ou installation de l'insécurité étaient les arguments de Moubarak afin de ne pas céder à la demande du peuple : le départ. Or c'est ici l'erreur principale du président. Pour lui, les protestations et les manifestations massives sont une affaire de *vitesse*, de ralentissement du mouvement vers davantage de croissance<sup>343</sup>. Tandis que pour les jeunes égyptiens, acteurs principaux de la révolte, la question cruciale n'est pas d'aller plus ou moins vite, mais de décider en quelle direction ramener le pays dans ses années futures. Il s'agit donc d'une affaire d'*orientation*<sup>344</sup>.

L'urgence de se rebeller contre le présent afin de changer l'avenir est apparue évidente dans les slogans et les chants des jeunes pendant les dix-huit jours de révolte. Ahdaf Soueif définit les jeunes révolutionnaires principalement par leur action langagière en tant que « voix des

341. Ibn-Manzur, *Lisān al-'Arabe al-Muġīb*, Beyrouth, Dār lisān al-'arabe, 1980, vol. 2, p. 1065-1066.

342. Tarek Osman, *Révolutions égyptiennes de Nasser à la chute de Moubarak*, op. cit., p. 166.

343. Guillaume Mazeau et Jeanne Moisand, « Révolution et crise de la temporalité », dans *La Vie des idées*, 12 mars 2013, URL : <<http://www.laviedesidees.fr/Revolution-et-crise-de-la.html>>

344. *Ibid.*

citoyens, le bruit de la révolution »<sup>345</sup>. Nous voyons que les exigences des Égyptiens sont divisées en deux grandes catégories. La première proteste l'orientation générale du régime avec sa corruption et son État policier. Les slogans cités dans l'ouvrage *Cairo : My city, Our Revolution* de Soueif en sont significatifs :

« Pas de Moubarak, non Soliman [Vice-président], non plus des agents pour les Américains »  
 « Vos autorités, votre police, ont tué nos frères à Suez »  
 « *Irhal* c-à-dire Dégage »  
 « Lui, il part, nous ne partirons pas ».

Par contre, la deuxième catégorie offre une nouvelle orientation basée sur :

« Pain, liberté, égalité sociale »,  
 « Pain, liberté, dignité humaine »,  
 « La légitimité vient d'al-Tahrir ».

Soulignons que l'expression verbale des jeunes incarnait la force populaire contre celle de Moubarak. Les trois discours présidentiels, exprimant les mots du pouvoir s'opposaient aux pancartes des manifestants avec son pouvoir des mots. Ahdaf Soueif explique fort justement la réussite de la jeunesse égyptienne en ces termes : « Ils ressemblent à une équipe de football ; ils se réunissent et confèrent rapidement, ils passent de l'un à l'autre par un regard ou un hochement de tête »<sup>346</sup>.

Le mot *šabāb*, jeunes au pluriel, est repris quinze fois dont sept fois dans le dernier discours. La jeunesse n'est peut-être qu'un mot<sup>347</sup>, mais ceci est bien utile pour comprendre son intense utilisation. En effet, le mot permet de dépasser les catégories sociales et partisanes habituelles. Les *šabāb* sans distinction de classes, de religions et de milieux professionnels se trouvent considérés en bloc. Premièrement, Moubarak désigne d'emblée ses interlocuteurs en inaugurant son dernier discours ainsi : « j'adresse la parole d'aujourd'hui aux jeunes d'Égypte, dans la place Tahrir mais également à tout le pays dans son immensité ». Cette nette désignation forme une rupture radicale avec la définition du jeune tel que l'entendait le politique égyptien. Pour lui, le jeune est suffisamment vierge politiquement pour devoir être formé, et suffisamment dépendant pour être contrôlable<sup>348</sup>. Deuxièmement, l'omniprésence du mot «jeunes» dans le dernier discours, à la veille du départ, est une reconnaissance de leur puissance et de leur capacité de changement. Le vocable pourrait révéler des manipulations de la nouvelle communication. En effet, le sens du paternalisme y est fortement présent<sup>349</sup>. Moubarak tente de toucher l'affect du peuple,

345. Ahdaf Soueif, *Cairo: My City, Our Revolution*, op. cit., p.139.

346. Ahdaf Soueif, *Cairo: My City, Our Revolution*, op. cit., p. 47.

347. François Ireton et Vincent Battesti (dir.), *L'Égypte au présent, inventaire d'une société avant révolution*, Paris, Sindbad Actes Sud, coll. « Bibliothèque arabe : Hommes et société », 2011, p. 746.

348. *Ibid.*, p. 742.

349. Cf. *supra* «1.2. Autoportrait de l'énonciateur ».



notamment les jeunes grâce au ton et langage émotionnel. Puisque, selon le président, l'avenir du pays réside dans sa jeunesse, comment Moubarak concevait-il cet avenir ?

#### L'IMAGE DU FUTUR CHEZ MOUBARAK ?

L'image du futur se compose de nombreuses promesses réparties sur les trois discours. Elles sont plus dignes d'un candidat à la présidentielle que d'un chef d'État depuis trente ans : « entraver le chômage », « améliorer le niveau de vie », « lutter contre la pauvreté et la corruption », « limiter les mandats présidentiels », « supprimer l'état d'urgence », « poursuivre la réforme économique ». Paradoxalement, Moubarak exalte l'avenir comme perspective pour aller de l'avant à travers une prise de parole extrêmement figée. Outre la langue de bois, le raïs apparaît dans les trois discours vêtu d'un costume et d'une cravate noirs accompagnés d'une chemise blanche. Quant au décor, il ne change pas : une tribune noire avec le logo doré *République Arabe d'Égypte – présidence de la République* –, deux microphones et une lampe, le même logo en format plus grand accroché aux rideaux bleus constituant le fond de l'écran, drapeau tricolore égyptien – rouge, blanc, noir – à droite du président. « Il n'a toujours pas compris »<sup>350</sup> explique Ahdaf Soueif commentant l'inexpressivité du président. Une *nokta* (blague) explique pertinemment l'époque Moubarak : au premier jour de sa présidence, son chauffeur, hérité de ses prédécesseurs, lui demande quel chemin emprunter pour se rendre au palais présidentiel. « Que faisait Nasser ? » s'enquiert alors Moubarak. « Nasser prenait toujours à gauche », répond le chauffeur. « Que faisait Sadate ? – il prenait toujours à droite » Hosni Moubarak réfléchit alors un moment, et dit : « Mets le clignotant un coup à gauche, un coup à droite et gare-toi »<sup>351</sup>. L'incapacité du président à regarder en face l'état de son peuple est flagrante. L'inadéquation discursive de Moubarak est, encore une fois, la marque de l'immobilisme qui l'a caractérisé depuis toujours. Moubarak paraissait pragmatique, soucieux des problèmes économiques du pays, héritage d'*al-infitāh* (l'ouverture) économique sous Sadate. Cette politique économique menée en Égypte pendant les années 1970 a abouti à des impacts négatifs : pression sur la classe moyenne, apparition d'une nouvelle classe supérieure composée de marchands et de nouveaux riches, alliance dangereuse entre monde politique et argent. Le pragmatisme de Moubarak, son désir de maintenir la stabilité nationale et régionale et sa concentration sur la réforme économique l'ont rendu prudent face aux possibles changements. Comme Ben Ali en Tunisie, Kadhafi en Lybie ou bien Saleh au Yémen, Moubarak a tenté d'atténuer la colère contre lui, sans comprendre que le régime qu'il dirigeait était le cœur-même de la crise. « *Irhal* signifie Dégage, si vous ne comprenez pas ! » criaient ainsi les jeunes à la fin de chaque discours.

350. Ahdaf Soueif, *Cairo: My City, Our Revolution*, op. cit., p. 174.

351. Claude Guibal et Tangi Salaun, *L'Égypte de Tahrir, Anatomie d'une révolution*, op. cit., p. 89.

#### EN GUISE DE CONCLUSION

Notre questionnement nous a d'abord mené vers un ensemble de paroles au sein desquelles la crise est implicitement présente. Nous avons pu constater que ces trois prises de paroles, prononcées dans un moment historique fort délicat, n'offraient aucun éclairage pertinent. Tout au long des dix-huit jours de révolte, Hosni Moubarak est apparu comme le vestige d'un pharaon qui parlait au nom de la masse, victime d'un complot mesquin contre son trône. Il s'est basé sur des définitions redondantes pour qualifier la révolte populaire de 2011 : œuvre de malfaisance, tentative de renversement du régime ou bien démarche inconsciente de destruction. Façonné par un processus de sagesse, le ton paternaliste n'était guère efficace à ce stade de la crise. Privé de toute crédibilité auprès de la population, le président incarnait désormais l'ennemi, et non plus le père de la nation. Il croyait savoir quelles cordes délicates faire vibrer : celle du sentimentalisme et celle de la peur du lendemain. En plaçant la crise au cœur de son rapport avec tel ou tel propos, nous avons pu poser la question du rôle de l'éloquence dans un « discours de crise ». Mais comment la parole inexpressive peut-elle convaincre ? Étonnement, les mots de Moubarak tentent sans cesse de dénouer le fil du lien entre l'événement et le langage. Minimiser la portée de l'événement révolutionnaire et tourner l'attention vers d'autres problèmes semblent le processus du dé-tissage de ce lien. Alors que propose-t-il à son peuple révolté ? Là où la crise nous apparaît négligée, le raïs présente un bon nombre de concessions significatives afin de satisfaire les manifestants. Les réformes politiques sont des médicaments longuement attendus par les Égyptiens pour soigner le corps malade du pays. Une fois de plus, Moubarak pense aux remèdes trop tard. Ces propositions étaient des médicaments périmés qui n'ont fait qu'aggraver la maladie au lieu de la guérir. Ainsi, ces discours ont fait partie du problème et non pas de la solution. Il s'est adressé aux Égyptiens à trois reprises pour maintenir la présidence et le pouvoir. Mais à cause d'un langage fade, d'un ton glacé et d'un registre archaïque, ces discours ont abouti à un effet contraire : accélérer sérieusement sa chute.

Une des finalités de cette contribution pourrait être de placer la thématique de la crise dans le contexte post-Moubarak. Comment la chute d'un régime doté de 30 ans de longévité modifie-t-elle la relation entre le chef de l'État et la population ? Il semblerait que l'arrivée de la « rue » et la mobilisation populaire comme un nouvel acteur a changé la donne au sein de l'équation politique égyptienne. Il serait tout à fait intéressant d'examiner les discours de Morsi<sup>352</sup>, successeur de Moubarak, à la lumière de la notion de crise : a-t-il retenu la leçon ?

Ahmed Galal  
(INALCO)

352. Mohamed Morsi, né en 1951, est un homme d'État égyptien. Il fut président du parti Liberté et Justice, une formation politique issue des Frères musulmans. Avec 52 % des voix, il remporta en 2012 l'élection présidentielle qui suit la révolution de 2011. Le président Morsi fut déchu en juillet 2013 par l'armée à la suite d'un vaste mouvement populaire contestataire.

## Bibliographie

Discours télévisés du président Hosni Moubarak sur la chaîne satellitaire étatique *Al-Masrya*, 28 janvier 2011, 01 et 10 février 2011.

GALAL, Ahmed [mémoire de Master 2], *L'univers romanesque de Maṣūra 'izz al-dīn : essai sur Warā' al-Firdaws*, Inalco, 2012.

GUIBAL, Claude et SALAUN, Tangi, *L'Égypte de Tahrir, Anatomie d'une révolution*, Paris, Seuil, 2011.

IBN-MANZUR, *Lisān al- al-'Arabe al-muḥīṭ*, Beyrouth, Dār Ṣādir, 1980, 1913.

IRETON, François, BATTESTI, Vincent (dir.), *L'Égypte au présent, inventaire d'une société avant révolution*, Paris, Sindbad Actes Sud, collection Bibliothèque arabe : Hommes et société, 2011.

MAZEAU, Guillaume, MOISAND, Jeanne, « Révolution et crise de la temporalité ». Entretien avec Yves Citton et Myriam Revault d'Alonnes », *La Vie des idées*, [En ligne], mis en ligne le 12 mars 2013, consulté le 29 août 2013, URL : <<http://www.laviedesidees.fr/Revolutions-et-crise-de-la.html>>

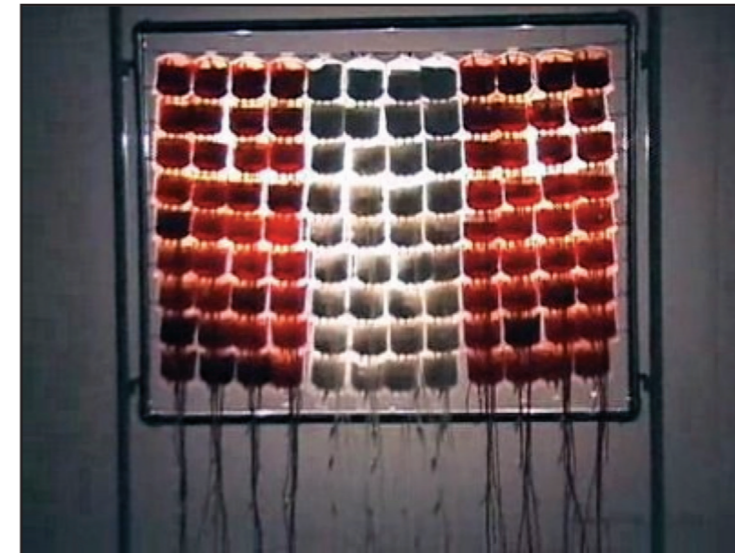
OSMAN, Tarek, *Révolutions égyptiennes de Nasser à la chute de Moubarak*, Paris, Les Belles Lettres, collection Le bruit du monde, 2011.

RICOEUR, Paul, « La crise : un phénomène spécifiquement moderne ? », *Revue de théologie et de philosophie*, [En ligne], 2008 n° 120, consulté le 01 septembre 2013, URL : <<http://www.fondsriceur.fr/photo/crise%284%29.pdf>>

SOUEIF, Ahdaf, *Cairo: my city, our revolution*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1<sup>re</sup> éd. 2012.

Pour citer cet article : Ahmed Galal, « Entre crise et langage : Analyse des discours du président Moubarak pendant la révolution égyptienne de 2011 », *Revue Ad hoc*, n° 3, « La Crise », publié le 26/11/2014 [en ligne], URL : <<http://www.cellam.fr/?p=5046&g=22>>

## La crise péruvienne en représentation



*Bandera VIII*, Eduardo Tokeshi.

À contre-courant : *Guide de survie pour artistes au Pérou* d'Ann Kaneko est un documentaire qui relate les expériences de quatre artistes péruviens exerçant leur art durant les pires années du Fujimorisme et tentant de proposer une réponse à la violence et aux excès politiques. Cette violence politique et ces excès du gouvernement de Fujimori ont amené une poignée d'artistes à exprimer leur rejet en se réappropriant un symbole bafoué par ceux qui défendaient un gouvernement autoritaire : le drapeau péruvien. Selon Eduardo Tokeshi, l'histoire, le contexte politique et social, ont obligé les artistes à travailler des thèmes qui reflétaient la société dans laquelle ils vivaient ; un pays qui leur appartenait mais dont ils ne pouvaient pas être fiers.

L'exposition historique à la Galería Fórum « Les signes messianiques. Ballots et drapeaux dans l'oeuvre d'Eduardo Tokeshi (1985-2000) » réunit une grande partie des œuvres qui ont mis Tokeshi au centre de la réflexion artistique sur la situation du Pérou ces dernières décennies. « Face au déracinement, tu t'accroches souvent à des couleurs comme à une bouée de sauvetage ». Tokeshi reprend ainsi les deux couleurs du drapeau péruvien pour affirmer son patriotisme, sa péruanité. Cet impressionnant drapeau péruvien (*Bandera VIII*, 2000), fait de poches de sang, est le miroir d'une époque et une véritable métaphore de l'état passif, attentiste, comateux du Pérou à cause de la violence politique et sociale vécue entre 1980 et 2000.